

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 12

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Autor: A.S. / F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

résumé, le drill doit procurer, dans toute la mesure où il le peut, un soldat prompt à l'obéissance en même temps qu'à l'action.

* * *

Une partie importante de notre cavalerie est rassemblée cet hiver. La saison n'est guère favorable aux évolutions à cheval : aussi bien s'agit-il surtout de travailler à pied. Le programme d'instruction élaboré par le chef d'état-major de ce groupement de cavalerie permet d'espérer que le temps sera bien employé et que nos dragons se rendront compte de ce que la guerre moderne attend d'eux.

Cet essai sera heureusement plus sérieux que celui qui a été tenté en septembre dernier avec la 2^e brigade dans les Franches-Montagnes. Cette brigade convoquée sans chevaux pour se mettre au courant du combat à pied a été en effet, pour ainsi dire, abandonnée à elle-même alors qu'il eût été si facile et si indiqué de lui adjoindre des instructeurs d'infanterie. Cela n'eut en rien diminué son prestige et aurait empêché que les cavaliers rentrent chez eux avec le sentiment d'avoir fort peu appris. Le travail à pied ne consiste pas seulement dans de longues marches sur route, sac au dos. Il est heureux qu'on s'en soit enfin aperçu.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Vous avouerai-je, lecteur, quelque embarras ? Parmi les livres dont j'ai mission de vous parler aujourd'hui, j'en ai trouvé un signé d'un nom féminin et, galamment, je m'étais promis de vous le présenter d'abord. Mais, à vous le dire tout vrai, je ne puis pas vous en faire l'éloge que j'aurais désiré. Si Mme Isabelle Rimbaud s'est vue pendant quelques jours ballottée *Dans les remous de la bataille* (1), elle ne nous conte de ce qu'elle a pu voir alors, de ce qu'elle a pu sentir, que des choses extrêmement individuelles et familiales : j'ai failli dire confidentielles. Il y a certes dans tout cela des souvenirs dont l'impression restera sans doute profonde dans l'esprit de ceux qui les ont accomplis en un bref laps de temps : mais je ne comprends pas nettement en quoi il importait de les faire connaître au public.

Comment Mme Rimbaud veut-elle que nous nous intéressions à Nelly, à Emilie, à Hélène, ou même à la bronchite de Pierre, alors que nous ignorons ces personnages, que nous savons d'eux seulement leurs hésitations à agir, à se décider à aller ici ou là, alors surtout que l'auteur nous présente ces riens, ces petits riens, sous ce titre évocateur de grands événements, de puissantes émotions :

Dans les remous de la bataille, Charleroi et la Marne, Reims ? Ce sous-titre est aussi injustifié que le titre, d'ailleurs. A peine trouve-t-on dans tout le livre quelques lignes de « on dit », sur la bataille de Charleroi et la Marne.

Est-ce à dire que l'on ne rencontre au cours de ces 260 pages aucune note intéressante ? Ceci serait exagéré. Ici et là, quelques lignes décrivent de façon vivante un convoi d'émigrés, une entrée de troupes françaises à Reims. Ces passages sont malheureusement rares.

Un exemple de la façon dont l'auteur voit « les remous » où elle s'agite assez vainement. Sur la route de Paris où elle croise l'armée française poursuivant les Allemands en retraite, elle voyage, un moment, de conserve avec une compagnie cycliste qui « nous suit, nous accompagne, nous dépasse, s'arrête. Nous la dépassons à notre tour, elle nous redépasse, et cela sans cesse. Dans le plus absolu silence, ces soldats devant nous roulent sur leurs pneus, muets en file indienne, aux deux côtés du chemin, ou bien, selon des commandements muets aussi (!) ils se resserrent sur deux rangs, font halte ensemble, mettent pied à terre durant une minute, repartent d'un mouvement unanime, s'écartent en queue d'aronde, filent, se réunissent, s'arrêtent pour recommencer toujours la même manœuvre toujours dans un ordre parfait et sans le moindre bruit. Cela est fantastique. (?) Plus loin, nous nous trouvons parmi des convois, des contingents de toutes armes cheminant en tous sens, sans hâte, sans trouble, sans chagrin, sans gaieté. (!) Et voilà donc ce qui se passe derrière les lignes d'un front de bataille. »

Rassurez-vous, lecteur, le voyage se termina et l'auteur, accompagnée des siens, arriva à Paris, gare de l'Est, le mercredi 23 septembre 1914, au moment où l'horloge marquait 8 heures. Heureusement.

* * *

La scène, dans *Nancy sauvée* (2) est située également derrière les lignes d'un front de bataille. Ici aussi, des émotions très personnelles, mais intimement mêlées aux émotions de toute la grande cité nancéenne, intimement confondues avec les palpitations de la vie anxieuse de la grande ville de l'Est. L'auteur de *Nancy sauvée* est M. René Mercier, le directeur du journal *L'Est Républicain*. Le journaliste, pendant les jours du début de la guerre, pendant la période où Nancy fut pour ainsi dire assiégée par l'armée allemande, sous la menace quotidienne de l'invasion, arrosée alternativement de bombes d'avions et de projectiles de canons à longue portée, pendant ces jours de fièvre, de successions de craintes désespérées et de sursauts d'espoirs enthousiastes, le journaliste resta fidèle à sa mission, à son *Est Républicain*, à sa « petite patrie » et à ses habitants. Il suivait d'heure en heure les incidents de cette existence agitée, il tâtait fréquemment, — si j'ose hasarder cette figure, — il tâtait le pouls fébrile de la population et tentait, dans ses colonnes péniblement rédigées, composées et imprimées, d'infuser la confiance, d'imposer le calme, d'apaiser les inquiétudes.

Le livre de M. Mercier est le tableau fidèle de ces heures émouvantes, de ce labeur quotidien consciencieux. Il nous montre l'enthousiasme un peu fou et irraisonné du début, celui dont nous trouvons la trace dans toutes les manifestations publiques en France, à cette époque, « L'enthousiasme est serein et gouailleur », c'est la certitude tranquille et railleuse de la victoire... Tous ont confiance et nul ne serait le moins du monde étonné que le succès de nos

armes nous amenât bientôt jusqu'à Strasbourg... Aussi enthousiastes et joyeux que des conscrits, ils n'ont qu'une peur, c'est que maintenant tout s'arrange. Puis nous sentons la dépression des heures noires, progressive : « Dans la ville il y a comme une dépression, pas très forte à la vérité, visible pourtant... une sorte de gêne obscure... On dirait qu'un vent mauvais souffle sur nos enthousiasmes tout chauds et les refroidit... Cette journée a été fort lourde d'angoisse... Les nouvelles nous arrivent plus sinistres... et c'est en ville comme une stupeur... Je viens de passer des heures atroces : on ne voit que faces attristées, yeux caves, fuyants ; la terreur s'est répandue sur la cité entière... Les cœurs sont oppressés d'angoisse. » Et puis la nervosité se détend, le calme revient, et les espoirs, raisonnés cette fois et justifiés : « L'atmosphère se purifie de toute l'angoisse qui la troublait... Dans ma quotidienne promenade je n'ai plus constaté un seul mouvement de nervosité... Le sourire est sur toutes les lèvres, l'espoir luit dans tous les yeux... Je saisis au passage cette phrase qui m'émeut profondément : La France est ressuscitée !... La France est victorieuse, Nancy est sauvée !... »

M. René Mercier a donné un sous-titre à son livre : *Journal d'un bourgeois de Nancy*. D'un bourgeois, ajouterons-nous, qui a consciencieusement et complètement accompli son devoir de bon citoyen, son devoir spécial de journaliste. D'un bourgeois qui nous a laissé un récit sincère, vivant, émouvant des heures de fièvre anxieuse où s'est débattue sa cité.

Je voudrais dire que *Nancy sauvée* est écrit d'un style simple, concis et nerveux ; que l'émotion ne s'y traduit pas par des mots enflés, des phrases sonores, mais qu'elle s'y exprime discrètement, parfois un peu timidement, mais si intensément ! De même, d'ailleurs, que ce patriotisme profond et tenace des Nancéens, des populations de l'Est de la France, patriotisme du cœur autant que de l'esprit, mais sans extériorisation bruyante, sans littérature à panache : le patriotisme sain et fort, opiniâtre et invincible.

* * *

Et voici, sur le soldat de la guerre 1914-1918, un livre sérieux, un livre pensé et pesé. Un livre sincère aussi, non pas de la sincérité de certains auteurs qui — admettons-le du moins, — se sont autosuggestionnés, et nous ont fait du soldat moderne, de sa vie, de son âme, des tableaux que les intéressés renient véhémentement, ne s'y reconnaissant point. Ici, l'objectivité la plus vraie fut le souci de l'écrivain. Et son travail donne assez exactement la note que, plus d'une fois au cours de ces *Bulletins* j'ai réclamée de ceux qui font métier de documenter l'arrière ou l'avenir — cet arrière dans le temps — sur le grand drame et sur ses acteurs.

M. Georges Bonnet écrit de *l'Ame du soldat* (3). En dépit d'un ton qui veut parfois simuler la violence, il en parle d'une façon juste et mesurée. Autant que moi, il déteste la légende ridicule du « poilu à panache », si j'ose aventurer ce mot, et cette autre légende de la tranchée lieu de délices, de confort, de joie exhubérante. La vérité est bien plus belle, s'écrie-t-il. En quoi je l'approuve de tout cœur. Et c'est cette vérité qu'il tente, on le voit, d'exprimer exactement. Et si M. Bonnet ne dit pas, à mon sens, toute la vérité, du moins tout ce qu'il dit est-il vrai. Tout ? Non pas. Je voudrais le chicaner sur certaines affirmations qui me paraissent aventurées. L'auteur n'accorde pas à l'idée de patrie la place qui lui revient parmi les

sentiments qui poussent les soldats. Il juge cette idée trop complexe pour « la plupart de leurs cerveaux frustes ». Je ne crois pas que la plupart des hommes aient le cerveau si fruste que veulent bien dire les écrivains et journalistes. Vivez avec eux, parmi eux au jour le jour, sans vous donner un rôle quelconque, tout naturellement, parlez-leur sans avoir l'air de les prendre pour des sujets d'étude ou de curiosité, sans les interroger directement, et vous vous étonnerez de la finesse et de la souplesse d'esprit, de la vivacité d'émotion que vous découvrirez au bout de quelque temps sous quantité d'enveloppes en apparence rigides et figées. Expressions différentes, oui ; pudeur ou timidité de sentiments, oui ; extériorisation plus rare et plus lente du raisonnement, de la sensation, oui ; mais pas cerveaux frustes, soyez-en sûrs.

Mais passons, et laissez-moi nier aussi la généralisation de ce « sentiment surprenant de l'invulnérabilité » que M. Bonnet semble attribuer à presque tous les combattants. Ceci provient de la même erreur. Certes, les soldats ne connaissent pas tous les subtilités du calcul des probabilités. Mais croyez-moi, ils savent bien que la lutte, qu'un combat en particulier coûte à hommes à leur compagnie. Et ils n'ignorent pas et ne veulent pas ignorer qu'ils partagent ce risque également avec leurs camarades. Aussi nombre d'entre eux ont pris prudemment toutes précautions que suggèrent les pires éventualités. Demandez, d'ailleurs, aux aumôniers, demandez aux médecins leur avis à ce sujet. Et la boutade de Vernier que cite M. Bonnet, la boutade du Vernier de *La Guerre, Madame*, n'est qu'une boutade fanfaronne. Il n'en est pas moins vrai que *l'Ame du soldat* est un livre de la bonne façon, sincère et réfléchi. J'aime moins la deuxième partie de l'ouvrage : *Si jamais on a le bonheur de rentrer chez soi*. Elle me paraît beaucoup moins objective. L'auteur a laissé parler son imagination, a interrogé l'avenir, s'est demandé, en réalité, ce que pensera, ce que voudra le guerrier rendu à la vie civile. Le rôle de devin, ces temps, est singulièrement périlleux et les données font défaut pour limiter dès aujourd'hui les plans où se développera l'action de tous ces hommes modifiés — ou peut-être non modifiés — dans leur façon de sentir, dans leur façon de penser, de comprendre la vie, par un long séjour dans les tranchées. D'ailleurs, les suggestions à ce propos, de M. Bonnet, sont souvent assez vagues, parfois contradictoires. Ceci n'a rien que de logique : le succès d'un prophète réside, le plus souvent, dans l'obscurité de ses paroles. Quoi qu'il en soit, *l'Ame du soldat* est un livre consciencieux et sincère. Il peut être d'une grande utilité à ceux qui désirent être renseignés d'une façon sensée et juste sur l'esprit avec lequel la majorité des combattants accomplissent au jour le jour leur devoir dangereux et pénible. La vérité est belle.

* * *

La vérité est belle, même nue, — surtout nue, disent les intran-
sigeants. — M. E. Gomez Carillo préfère l'habiller. Il l'habille
et la pare de tous les ornements, de toutes les fantaisies que lui
suggèrent son tempérament de poète et sa vive imagination espa-
gnole. Il la pare tellement qu'il arrive parfois que l'on n'en dis-
tingue plus guère les lignes et les contours. C'est ainsi qu'il nous
la présente dans son récent livre : *Au cœur de la Tragédie* (4).

Car M. Gomez Carillo est un poète. Il écrit beaucoup sur la
guerre ; il étudie, il cherche toutes les occasions de la voir, sur
tous les fronts alliés, à l'arrière, dans les hôpitaux, dans les usines

de guerre, dans les camps de concentration, même. Et il la voit : mais il la voit sous un angle spécial, de telle sorte qu'elle se nimbe pour lui de couleurs vives et variées, qu'elle prend des aspects capricieux et fantaisistes. Visions de poète.

D'ailleurs, M. Gomez Carillo ne voit pas que la guerre elle-même. Il en voit aussi, et très souvent, les à-côtés ; et ses chroniques de guerre seront fréquemment consacrées à telle description colorée d'une ville, d'un pays, à tel portrait rehaussé d'un homme, d'un type, à telle réminiscence historique d'un événement, d'une époque. Et ceci le mène à quantité de digressions imprévues dont le lecteur n'a garde de se plaindre, en général, car elles sont pleines de charme et de piquant.

Dans le livre dont nous parlons et qui porte en sous-titre : *Sur le front anglais*, il y a en effet un chapitre dont le récit se passe dans la tranchée anglaise, les autres se localisent partout ailleurs, sauf sur le front anglais. Et que ceci ne vous surprenne pas trop. Dans les pages spécialement intitulées : *Au cœur de la tragédie*, elles sont une huitaine, M. Gomez Carillo entend, à proximité du front, une conférence sur les batailles qui se sont livrées en cet endroit ; il n'écoute pas ; il admire le paysage et nous le peint, paysage idyllique ; il se souvient du prince Max de Hesse et nous conte son histoire ; il nous répète une historiette de petite fille et puis, *avec une inconscience quelque peu coupable, nous nous sentons heureux comme si nous assistions à une idylle, quand, en réalité, nous sommes en face de la plus formidable tragédie des siècles*. Voilà qui vous donne un exemple typique de la manière de l'auteur.

Cette manière est plaisante et jolie quand elle est pratiquée par M. Gomez Carillo. Elle ne s'astreint, vous vous en doutez bien, à aucune précision, à aucune sincérité photographique. Elle se plaît aux amplifications, aux fantaisies, aux arabesques et ne se soucie pas trop de la concordance entre les diverses parties du tout. Les événements, d'ailleurs, ne se contredisent-ils pas si souvent eux-mêmes ? Prend-elle de légères libertés envers l'histoire, envers la réalité des faits ou des êtres, vous ne vous étonnerez pas : visions de poète. L'auteur se charge de vous expliquer un peu tout cela, au sujet d'un portrait de M. Lloyd George, toujours de la même manière.

Fantaisies à propos de la *Tragédie*, mais jolies, élégantes, alertes et pleines d'intérêt et toutes semées de grâces et de charmes.

* * *

Heureusement — ou malheureusement si vous voulez — le *Journal d'un officier de cavalerie* (5) ne nous arrêtera pas bien longtemps. C'est une sorte de journal de campagne tenu au jour le jour par M. Charles Ouy-Vernazobres. Il est publié par MM. Berger-Levrault parmi leur série déjà longue de *Récits des témoins* ; cette série, heureusement, renferme des pages d'un intérêt plus marqué que celles-ci. Il y a bien quelques lignes relatives à la résistance des chevaux pendant les premiers mois de la lutte. Mais ceci excepté... Il est une justice à rendre à l'auteur : il a interrompu brusquement la publication de son journal au 19 mars 1915 ; on ne sait pas très bien pourquoi ; il aurait pu continuer longtemps...

Faut-il vous citer deux lignes de ce capitaine de cavalerie ? Voici : « Nous avons tant l'habitude des manœuvres que nous ne pouvons nous faire à la réalité. Personne ne pense que la partie sera formidable : on croit qu'on entrera en Allemagne comme dans du beurre... Telles sont les réflexions de tout le monde. Au fond, l'on est grave. » So very !

* * *

En compensation, je trouve un petit livre d'allure toute modeste sous sa couverture grise, costume d'uniforme. C'est un des *Cahiers belges*, recueil d'études relatives au passé, au présent, à l'avenir de la Belgique dont beaucoup, dues à des écrivains de talent, à des spécialistes de valeur, méritent le plus grand intérêt. Nous aurons sans doute plus d'une fois l'occasion de reparler de cette collection.

L'opuscule que je vous présente aujourd'hui est signé de M. Paul Crokaert, un avocat bruxellois, un juriste distingué, qui s'est révélé au cours de la guerre comme un écrivain militaire particulièrement compétent. En quelques pages trop courtes, il nous parle de « *La surprise — Les jours épiques de Liège* (6). De la surprise il dégage éloquemment la leçon. Il signale l'erreur, il en démontre toutes les conséquences actuelles et passées. Mais de l'excès du mal sortira le bien. Et M. Crokaert va jusqu'à oser ce cri audacieux : « *Béni soit donc la guerre maudite ! ...de la patrie belge a surgi, forte et radieuse, la nation belge* ».

Il exalte d'ailleurs magnifiquement l'héroïsme de son pays. « *On vit cette merveille : tout un peuple d'honnêtes gens — à une époque d'égoïsme sacré et de matérialisme historique — réalisant ce paradoxe d'une lutte inégale et mortelle acceptée sans hésitation et sans condition, pour l'honneur d'une signature* ».

M'est avis que le très intéressant chapitre intitulé : « *Surprise militaire* » contient une légère erreur, et cela dans son titre même. Au point de vue purement militaire, l'invasion de la Belgique n'était pas, ne pouvait pas être une surprise, et M. Crokaert le prouve abondamment. Elle ne fut une surprise qu'au point de vue politique. Les peuples honnêtes se refusant, jusqu'au dernier moment, à croire qu'une nation aurait le cynisme qu'a montré l'Allemagne, s'infligeait à soi-même devant l'histoire la honte du « chiffon de papier ».

La deuxième partie du livre de M. P. Crokaert est consacrée à Liège, au général Lemman. Ces pages résument clairement, sobrement, d'un ton simple où frémit l'émotion sévèrement contenue, la glorieuse agonie de Liège après sa superbe résistance. Elles élèvent au noble général Lemman, au héros qui força l'admiration des Allemands, un éloge digne de ses qualités exceptionnelles. Lemman n'est pas seulement une magnifique figure belge, digne du peuple belge. Il est un soldat, un type de soldat, un exemple à étudier, à proposer aux armées ; un guerrier que revendiqueront pour un des leurs tous ceux qui, — en dépit de la conduite des reîtres allemands — croient encore à l'honneur et aux vertus militaires.

Le beau, le bon petit livre de M. P. Crokaert est « écrit », excellemment écrit. Et cela ne diminuera en rien, je pense, l'intérêt et le plaisir que vous aurez à le lire.

* * *

C'est un ensemble fort varié, qui ne laisse pas même d'être un peu disparate que vous trouverez sous le dernier titre de Maurice Des Ombiaux : *Un royaume en exil* (7). Des descriptions, des faits, des réflexions, des récits, des considérations politiques ou historiques, vous rencontrerez tout cela au long des pages alertes et faciles de ces vingt-cinq chapitres. Des aperçus, principalement. Pas de longue analyse, guère de documentation, peu de chiffres : une série d'ar-

tibles ou, si vous voulez, de petites conférences. Elles vous promènent de l'exode, qui est à proprement parler, la retraite d'Anvers sur l'Yser, jusqu'à une cérémonie officielle à Sainte-Adresse, sans oublier de rappeler certaines séances mémorables du parlement belge, et passant même par cette bizarre enclave de la Belgique dans le territoire néerlandais : Baerle-Duc. Elles nous décrivent, d'un crayon rapide et précis, les écoles militaires belges nées de la guerre et de l'exil, les C. I. S. L. A. (pour montrer que je connais aussi mes abréviations), les usines de guerre créées à l'étranger (en quoi elles répètent un peu et partiellement les *Etablissements d'artillerie* dont nous parlions plus haut), certains entrepôts qu'elles appellent les greniers de l'armée, ces greniers pouvant éventuellement être des caves, les instituts et les écoles de mutilés. Elles nous vantent aussi l'organisation du service de santé (tout en oubliant un peu, M. Des Ombiaux, le zèle, le dévouement, la science et l'héroïsme de son personnel) ; elles nous content, trop brièvement, des fragments de la magnifique campagne de l'armée coloniale belge au Congo ; elles nous parlent encore du roi Albert, du baron de Broqueville ; et, enfin, de ce laborieux, de ce probe, de ce courageux soldat belge dont on ne fera jamais assez l'éloge, au gré de ceux qui l'ont vu peiner et résister, souffrir et se battre dans son splendide entêtement.

Ai-je tout dit ? Je pense que j'ai dû en oublier. N'allez pas croire, je vous prie, que l'œuvre de M. Des Ombiaux soit longue, touffue, indigeste. Pas le moins du monde. La plume de l'écrivain belge est légère et rapide. Rien de fastidieux ni de lourd dans son *Royaume en exil*. Et ce livre donnera sans effort, à ceux qui le voudront lire, une idée d'ensemble, curieuse et intéressante, sur la vie en ces temps de guerre de la *Belgique du dehors*. Ajoutons, et ceci réjouira certes l'âme de l'ardent patriote qu'est M. Des Ombiaux, ajoutons qu'il contribuera à faire connaître son pays et ses vertus, à le faire admirer et aimer. Et ce n'est que justice !

A. St.

(1) *Dans les remous de la bataille*, par Mme Isabelle Rimbaud. — Paris. Librairie militaire Chapelot. Prix : 3 fr. 50.

(2) *Nancy sauvée. Journal d'un bourgeois de Nancy*, par M. René Mercier, avec préface de M. Léon Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle. — Paris et Nancy. Berger-Levrault, libraires-éditeurs. Prix : 3 fr. 50.

(3) *L'âme du soldat*, par M. Georges Bonnet. — Paris. Librairie Payot et Cie, Prix : 3 fr. 50.

(4) *Au cœur de la tragédie. Sur le front anglais*, par M. E. Gomez-Carillo. Traduit de l'espagnol par M. Gabriel Ledos. — Paris et Nancy, Berger-Levrault, libraires-éditeurs. Prix : 3 fr. 50.

(5) *Journal d'un officier de cavalerie*, par Charles Ouy-Vernazobres. — Librairie Berger-Levrault, éditeurs, Paris. 3 fr. 50.

(6) *La surprise. — Les jours épiques de Liège*, par Paul Crokaert. collection des *Cahiers belges*. — Librairie G. van Oest & Cie, éditeurs, Paris. 60 centimes.

(7) *Un royaume en exil, la Belgique du dehors*, par Maurice des Ombiaux. — Librairie Berger-Levrault, éditeurs, Paris. 3 fr.

Le manuel du skieur, par le Dr H. Faes et le prof. Dr P. L. Mercanton, directeur de l'observatoire météorologique de Lausanne. Vol. in 8 avec de nombreux dessins et photographies. — Lausanne 1917. Imprimeries Réunies, édit. — Prix : broché, 3 francs ; relié toile souple, 3 fr. 50.

Les ouvrages à l'usage des skieurs ne manquent pas. Je n'en connais aucun pareil à celui-ci et qui mérite davantage d'être conseillé aux apprentis et aux fervents du ski, aucun qui soit un guide plus judicieux pour le débutant et une source plus documentée pour le skieur maître de son sport.

La personnalité des auteurs explique la bienfaisance de l'ouvrage : ils sont des hommes de science, donc rompus aux bonnes méthodes d'exposition et d'instruction ; ils ont le goût, l'amour et la connaissance approfondie de la montagne, ce que révéleront chaque page de leur écrit et le choix parfait des photographies ; leur langue est aussi élégante que claire ; et pour en venir à l'objet même du volume, qui enseigne la pratique du ski, ils sont en toute vérité des made-men ; ils se sont formés eux-mêmes.

Cette circonstance surtout les a servis et secondera leurs lecteurs après eux. Avant de devenir les prévôts d'un groupe de skieurs du Club alpin, ils furent de cette génération de débutants en Suisse qui se mirent à l'exercice du ski sans autre maître que leur énergie et leur bonne volonté. Ils commencèrent à un âge où l'instinct et la souplesse naturelle ne dispensent plus de l'effort, mais qui n'exclut pas, d'autre part, la perspective et la récompense du succès. Cet apprentissage les a guidés dans la rédaction du *Manuel* ; ils ont connu les fautes qu'ils signalent ; ils ont appris à leurs dépens comment on s'en corrige ; ils savent ce qu'il faut enseigner pour éviter aux autres la perte du temps et d'inutiles essais ; leur enseignement est vivant car ils l'ont vécu.

L'ouvrage se compose de deux parties. La première est celle de l'enseignement : elle étudie le matériel, la technique, le terrain. La deuxième partie montre la récompense : elle indique quelques itinéraires recommandables en Suisse occidentale. Ils intéressent le Jura, le Jorat, les Préalpes, et les Alpes sur les deux rives du Rhône. Un dernier chapitre signale aux skieurs expérimentés quelques excursions d'un intérêt exceptionnel dans les Hautes Alpes.

F. F.

La grande guerre sur le front occidental, par le général Palat. I. Les éléments du conflit. — Vol. in-8. Paris 1917. — Chapelot, édit. Prix : 5 fr.

Le général Palat appartient assurément aux auteurs les mieux préparés et les plus qualifiés pour entreprendre l'étude de la présente guerre. L'œuvre qu'il a publiée sous son nom et sous celui plus fréquemment cité de Pierre Lehautcourt est, comme chacun sait, considérable. Il est un des écrivains de la guerre de 1870-71 les plus goûtés en France où son ouvrage est devenu classique.

Il entreprend aujourd'hui l'exposé de la guerre européenne sur le front d'occident. Mais son début est rempli de prudence. Il ne sort pas du domaine de ce que l'on peut savoir et de ce que la documentation actuelle permet de savoir. Sobre dans l'énoncé des causes profondes et immédiates de la guerre, plus développé dans le commentaire de l'attentat de Sérajevo et de l'ultimatum de l'Autriche

à la Serbie, il n'aborde l'objet proprement militaire de son sujet que dans deux chapitres finaux consacrés, l'un à mettre en présence les deux groupes d'adversaires au commencement des hostilités, l'autre à opposer leurs doctrines de guerre.

Sur le premier point, et comparant spécialement les forces militaires de la France et de l'Allemagne, le général Palat conclut que d'une manière générale la préparation technique, ainsi que la plus grande partie du matériel, étaient inférieures chez les Français. Il n'y a guère que la mobilisation, l'emploi des chemins de fer pour la concentration et pour la suite des opérations qui se soient révélés au moins égaux dans les deux pays. L'appoint offert par les armées belge et britannique ne pouvait pas compenser l'infériorité française, la réforme de la législation militaire en Belgique n'étant pas assez avancée pour réparer les insuffisances de l'ancien régime, et l'armée britannique ne possédant pas une organisation qui répondît aux exigences d'une longue guerre continentale.

Dans le chapitre des doctrines de guerre en présence, le général Palat se sert principalement de Bernhardi et de Schlieffen pour résumer la doctrine allemande, et du général de Grandmaison pour l'esquisse de l'opinion la plus courante en France. Il aboutit à une grande analogie entre les deux armées. Peut-être, en France, n'attache-t-on pas à l'attaque *en tenaille* la valeur tout à fait prépondérante que lui prête la généralité des Allemands ; peut-être y a-t-il en France tendance à presser l'engagement et à porter le gros en ligne, tandis qu'en Allemagne le combat préparatoire serait mené plus lentement ; mais le fond est identique.

En résumé, le volume du général Palat est un volume d'introduction à l'exposé de la guerre. Il répond exactement à son sous-titre : *Les éléments du conflit*. F. F.

